

entretien
avec corinne arter
mais que se concocte-t-il donc
dans l'atelier théâtre hep ?



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI... OU LE TOUBIB À L'INSU DE SON PLEIN GRÉ / MOLIERE
PHILIPPE COHEN / ATELIER THÉÂTRE HEP 2011

aide à se confronter à cette réalité duale et à prendre une distance qui permet, à la fois, la remise en question et l'affirmation de soi. Pour les bousculer un peu, Corinne Arter aime leur rappeler de temps en temps que « le metteur en scène est toujours celui qui finit progressivement par se faire oublier pour laisser l'acteur prendre toute son autonomie ».

Cette confrontation avec le personnage et le travail qu'elle induit donnent aux futurs enseignants des clefs pour l'exercice de leur métier, notamment lors de ce baptême du feu que représentent le face-à-face initial avec une nouvelle classe ou les premières rencontres avec les parents d'élèves.

U

Une approche de la culture par le vécu

Fidèle à elle-même, Corinne Arter accueille avec le même bonheur chaque étudiante, chaque étudiant, à la recherche d'une complémentarité à sa formation d'enseignant. « Dans l'atelier, souligne-t-elle, la parole peut se déployer dans un espace privilégié qui permet de reconnecter son esprit à son corps. »

Toujours soucieuse de l'implication de ses étudiants, Corinne Arter discute avec eux du choix de la pièce, de la thématique en jeu, de leur implication dans les processus de création. Ce sont eux, elle le sait, qui sont les meilleurs médiateurs du théâtre auprès de leurs camarades étudiants,

mais aussi auprès de leurs élèves. Et pour Corinne Arter, cela n'est pas une surprise. L'approche de la culture ne peut se concrétiser que par le vivant, par le vécu. Pas de mur donc, entre le théâtre, d'un côté, et la vie, de l'autre. Une conviction que Shakespeare avait poussée à son paroxysme en renversant cul par-dessus tête les termes mêmes du décor: « Le monde entier est un théâtre. Et tous, hommes et femmes, n'y sont que de simples acteurs. Ils ont leurs sorties et leurs entrées. Et chacun, durant le temps qui lui est donné, joue plusieurs rôles. » /

babel 2.0: une famille pas comme les autres

anouk zbinden

T

Tisser des liens des forts entre des personnes de multiples horizons, donner naissance à une famille éclectique, offrir un espace d'expression à des réfugiés, monter un spectacle libérateur: autant de belles choses que le projet Babel 2.0 a réalisées. Cette pièce, dans laquelle des requérants d'asile racontent l'exil et la vie dans les abris PC, a été jouée pendant deux semaines à guichets fermés, en janvier dernier à Genève, devant un public largement composé de classes. Près de 400 élèves ont ainsi été confrontés à la réalité de la migration à travers des témoignages poignants. *Prismes* se lance sur les traces de cette aventure humaine unique en son genre.

Babel 2.0, c'est avant tout une histoire d'amitié comme on en connaît peu. De ces amitiés improbables qui marquent pour la vie. Il suffit de lire dans les yeux de Zafar, un jeune Afghan de 19 ans, pour saisir toute la portée de cette simple phrase: « L'atelier théâtre, c'est la famille. » Soudée par des mois de travail intense autour d'une pièce qui s'est soldée par un véritable succès, la troupe de Babel 2.0 est principalement composée de requérants d'asile, âgés de 18 à 25 ans, venus d'Erythrée, de Syrie, du Sri Lanka et d'Afghanistan. Mais pas seulement. Au cours de l'aventure, des sympathisants se sont greffés à la troupe de base. Il y a d'abord Filipe, un Portugais arrivé à Genève il y a quatre ans qui, au lieu de filmer l'atelier comme initialement prévu, a préféré jouer dans la pièce avec les autres. Il y a aussi Pawan, un étudiant en médecine, Martina, une jeune femme qui travaille sur les questions de migrations,

Awatif, une traductrice érythréenne, sa fille Anaïs, une Franco-Érythréenne, et enfin Rosemarie et ses amies, les cuisinières attirées de la troupe. Un groupe haut en couleur qui ne veut désormais plus se quitter. Mais comment cette famille recomposée est-elle née ?

D

Devant l'abri

L'histoire de Babel 2.0 débute en 2015, sur les trottoirs d'un quartier genevois. Tous les jours en allant au travail, Iria Diaz, comédienne et

musicienne, croise de jeunes migrants inactifs devant un parking. Intriguée, elle pose des questions dans le quartier et découvre qu'il s'agit de requérants d'asile tout juste arrivés en Suisse qui n'ont pas encore la possibilité d'aller en cours ou de travailler. Le parking devant lequel ils passent leur temps est en fait l'entrée de l'abri PC dans lequel ils dorment. N'ayant nulle part où aller la journée, ils profitent donc du soleil de printemps devant l'abri.

Touchée par leur situation, Iria décide de leur proposer un atelier de théâtre avec l'ambition encore lointaine de monter une pièce avec eux. Elle entraîne dans l'aventure son amie Léna Strasser, formatrice d'adultes, qui travaille depuis des années sur la question de l'intégration des migrants. Passionnée de théâtre, elle s'enthousiasme immédiatement pour le projet.

U

Une barrière linguistique ? Où ça ?

C'est ainsi qu'un jour, Iria aborde ces jeunes avec qui elle ne partage pas une bribe de langage commun, si ce n'est celui des gestes. À l'aide de ses mains, elle parvient à leur indiquer un lieu de rendez-vous dans une salle près de la plaine de Plainpalais et, à sa grande surprise, ils sont plusieurs à être présents à l'heure dite. Principalement de jeunes hommes, puisque ce sont eux qui sont généralement logés dans les abris de la protection civile. Aucun d'entre eux ne parle le français: Iria et Léna leur expliquent le projet avec les moyens du bord et commencent à mettre sur pied des activités. « Iria a fait un incroyable travail à ce moment-là pour les mettre à l'aise et pour construire ensemble un vocabulaire de base



BABEL 2.0 / IRIA DIAZ, LÉNA STRASSER / GENÈVE / 2016

commun. Nous avons beaucoup ri et cela a permis de créer une confiance essentielle pour la suite», se rappelle Léna.

U

Un langage commun autour du théâtre

« Au début, nous avons surtout utilisé les sons, les mimes. Jouer quelqu'un de surpris, en colère ou triste est quelque chose d'aisé, même sans l'usage des mots : le langage corporel des émotions est international et dépasse la plupart du temps les barrières linguistiques et culturelles », ajoute Iria. « Un jour, Samy, l'un des participants, a amené son Krar, un instrument érythréen et nous avons alors beaucoup dansé et chanté. Par la suite, nous

avons fait des exercices de français en mouvement, c'est-à-dire, réaliser des actions simples tout en les nommant, comme par exemple : « je saute en avant ». C'est ainsi qu'ils ont commencé à apprendre le français : de manière informelle, sans jamais mettre en concurrence deux langues ou utiliser la notion d'erreur. »

L

Les contours de Babel se dessinent

Après trois mois, l'aide opportune d'Awatif, une traductrice érythréenne, permet enfin à Iria et Léna d'expliquer leur projet de pièce aux participants de l'atelier. « On a enfin pu leur dire ce que nous avions en tête ! », se souvient Léna en riant.

« Nous étions anxieuses de savoir si cela allait leur plaire ! Mais très vite, ils nous ont dit : super, on vous suit ! » Entraînée par cette belle énergie, Awatif finira d'ailleurs elle aussi par jouer dans la pièce avec sa fille, Anaïs.

Débute alors une période plus intense pour la troupe, qui répète désormais deux soirs par semaine et va régulièrement au théâtre. « Certains ne savaient pas du tout ce que c'était. Nous les avons donc emmenés voir un maximum de pièces, raconte Iria. Ils ont par la suite pu se servir de ce qu'ils y avaient vu. »

Un jour, alors que la troupe fait des improvisations sur la vie quotidienne, les acteurs commencent à mimer des scènes vécues dans les abris PC. « L'intensité n'est tout d'un coup plus la même », se souvient Léna Strasser.

À partir de ce moment, la pièce commence à prendre forme et les meilleures scènes, toutes

nées d'exercices d'improvisation, seront gardées et retravaillées pour coudre, fil après fil, les pièces d'un patchwork qui aboutira à Babel 2.0.

L'

L'écriture fait sauter les verrous

Une partie des textes de la pièce a cependant été rédigée lors d'ateliers d'écriture, organisés dans le cadre de l'activité théâtrale mais menés par Nael Lafer. Notamment deux poèmes, l'un sur l'exil et l'autre sur la relation à la mère, restée au pays. Durant la pièce, les deux textes, très touchants, sont traduits sur un écran, derrière les acteurs qui les disent en Tigrigna, une langue parlée en Érythrée.

« Ces ateliers ont créé un espace pour aborder des sujets dont on n'avait jamais pu parler avant. Nous ne les avons jamais poussés à parler de la traversée, bien conscientes que c'était difficile pour eux, mais ils l'ont abordé naturellement à ce moment-là.

Le fait de pouvoir écrire dans leur langue a été libérateur, je pense. Des thèmes étaient donnés, tels que « j'ai dormi... », « je me souviens... » Ce qui a débouché sur l'un des textes de la pièce qui débute ainsi : « Dans le désert, nous n'avons pas dormi jusqu'au petit matin. Sur le bateau, nous n'avons pas fermé l'œil » : ça bougeait et tout le monde vomissait. » Il se termine d'ailleurs par « En Suisse, nous dormons avec les voitures. »

Le fait que l'abri PC se situe dans un parking les a tous énormément marqués. »

L

Le menu couscous-riz

Si le résultat final de la pièce est une réussite, le chemin pour y arriver a été sinueux et parfois semé d'embûches, du fait de la situation compliquée dans laquelle se trouvaient les acteurs. « Ils attendent tous une réponse à leur demande d'asile, qui est parfois tardive et génère une attente difficile, ou s'avère négative, ce qui n'est pas facile à vivre non plus, rappelle Léna. Nous avons d'ailleurs perdu l'un des acteurs en cours de route : il a reçu une réponse de non-entrée en matière et a été renvoyé en Italie sans que nous puissions le revoir. Ce fut un coup dur pour le groupe mais, paradoxalement, ce sont les acteurs qui nous ont soutenues à ce moment-là. Ils ont un sacré mental. D'autant que certains recevaient parfois des nouvelles douloureuses : leurs proches peuvent faire partie des nombreux migrants qui continuent à mourir en mer. »

Malgré cela, la petite troupe a pris le parti de rire de la situation. D'où quelques scènes comiques qui jalonnent la pièce, à l'instar d'un sketch sur le couscous-riz : le menu quotidien dans les abris PC. Ce repas, servi à heure fixe, les acteurs le rataient d'ailleurs tous les lundis soir, pour aller à l'atelier théâtre. C'est pourquoi, Rosemarie, touchée par l'énergie du groupe, est venue toutes les semaines faire à manger à la troupe. Ses amies sont ensuite venues la rejoindre et ont monté un atelier cuisine pour les acteurs. Zerit, un Érythréen de 29 ans, raconte avec un sourire qu'il vient d'y apprendre à faire des lasagnes. « Elles sont devenues les mamans du groupe ! » rigole Iria.

**babel 2.0:
une famille
pas comme
les autres**

Des groupes de deux ou trois acteurs se sont en effet déplacés

dans les écoles pour continuer la discussion initiée au théâtre.

« Ils nous ont posé beaucoup de questions sur notre voyage en mer

et sur le service militaire en Érythrée. Certains nous ont même

demandé si les scènes jouées dans la pièce étaient des histoires

vraies », raconte Shenhat en souriant.

U

Un projet boule de neige

De belles anecdotes comme celles-ci ponctuent la vie de la troupe, tels des témoins de l'humanité profonde de ce projet et des liens forts qui se sont créés au fil des mois. À l'image de l'arrivée d'Anais, cette Franco-Érythréenne qui a rejoint le groupe avec l'attitude libérée d'une jeune Européenne pour qui l'égalité est une évidence, et que les acteurs érythréens ont rebaptisée « Natsenet », liberté en Tigrigna.

Un réseau bien plus large que le projet lui-même s'est créé, constate Léna. Mais plus important encore, en plus d'avoir amélioré leur français, les participants se sont ouverts grâce à cet atelier théâtre. Avant cela, certains ne sortaient pas de l'abri: Babel a constitué pour eux un premier pas vers l'extérieur et cette ouverture aux autres se perçoit jusqu'à travers leur attitude corporelle qui a énormément changé. Ils se tiennent droit et regardent les gens dans les yeux. »

I

Ils vivent sous nos pieds

Raconter leur histoire devant un public a en effet été libérateur pour tous les participants. « C'était difficile de faire cette pièce, témoigne Zérit, mais c'était important de partager notre histoire. » Et leur histoire, ils l'ont racontée de nombreuses fois: après les 5 dates jouées en 2016, deux semaines de représentation leur ont été proposées au Théâtre de la Parfumerie en janvier 2017. Iria et Léna décident alors de présenter un dossier pédagogique au Département de l'instruction publique (DIP) pour une éventuelle collaboration. « Il nous semblait important que des jeunes Suisses puissent assister à la pièce et voir ce que vivaient des réfugiés du même âge. »

Martina Ambruso porte cette partie du projet et propose d'ajouter des moments de dialogue après la pièce; le DIP, enthousiaste, accepte. Près de 400 élèves, principalement du Secondaire II, ont ainsi assisté à Babel 2.0. Les questions fusent durant les « bords de scène », moments d'interaction avec le public après la pièce: « Mais qu'est-ce qu'on peut faire? Pourquoi avez-vous choisi la Suisse? Votre famille vous manque-t-elle? », sont quelques-unes des questions qui revenaient le plus souvent. Un instant fort pour les acteurs qui réalisent alors à quel point les élèves sont peu conscients de la situation des migrants. « Ils vivent sous nos pieds mais nous ne les voyons jamais! », se sont exclamés plusieurs jeunes dans le public. Preuve de la surprise, voire du choc, provoqué par le témoignage des acteurs et par la découverte de leur histoire.

U

Une histoire vraie?

Piquée par la pièce, la curiosité des élèves s'est prolongée lors d'interactions dans les écoles. Accompagnés de Martina, des groupes de deux ou trois acteurs se sont en effet déplacés dans les écoles pour continuer la discussion initiée au théâtre. « Ils nous ont posé beaucoup de questions sur notre voyage en mer et sur le service militaire en Érythrée. Certains nous ont même demandé si les scènes jouées dans la pièce étaient des histoires vraies », raconte Shenhat en souriant.

Aujourd'hui, alors que les ateliers de théâtre continuent avec une partie de la troupe, Léna et Iria espèrent secrètement que leur démarche fera des émules ailleurs en Suisse et réfléchissent à la place que ces ateliers pourraient avoir dans l'insertion professionnelle des réfugiés. /

entretien avec noria baur la passion de noria

françois othenin girard

L

« Le théâtre m'a peu à peu permis de retrouver une vie normale, après un accident qui aurait pu me coûter la vie. »

Doyenne de la formation et des enseignants au sein du COFOP, Noria Baur enseigne le français et la culture générale à des élèves qui développent un projet d'insertion professionnelle au sein de l'Unité de Transition au Travail.

Entretien avec une actrice de l'Atelier théâtre HEP qui fait « flamber les planches » et campe avec brio ses personnages, de Molière à Feydeau, en passant par Pommerat.

Engagée comme comédienne dans L'Atelier théâtre HEP pour jouer, en avril 2016, dans « Les coulisses des apparences » d'après « L'Hôtel du Libre-Échange » de Georges Feydeau, vous vous rendez en Chine pour un voyage privé. Un accident vous empêche d'être de retour à temps pour les représentations. Un scénario imprévu et difficile à vivre pour vous qui deviez jouer un des rôles-titres ?

Oui, parce que lorsqu'on joue dans une pièce, il faut aller jusqu'au bout et tenir ses engagements. Si on a un rôle important et qu'une semaine avant, on n'est plus là pour le jouer, cela met tout le monde en difficulté.

Avez-vous pensé tirer un trait sur *Les coulisses des apparences* ?

J'en ai discuté avec Corinne Arter, responsable de la mise en scène. Je ne voulais pas lâcher, la reprise n'avait lieu qu'en novembre, quelques mois plus tard, et je me sentais capable de reprendre.

Au final, qu'avez-vous éprouvé sur scène ?

En jouant Feydeau, j'ai connu un moment de bonheur total. C'était très fort. Le théâtre, je ne peux pas arrêter. Cela me donne de l'énergie. Je m'investis, je suis dedans, j'aime aller jusqu'au bout.

Comment êtes-vous arrivée au théâtre ?

Pendant quelques années, en Lorraine où j'ai grandi, je participais à un atelier théâtral une fois par semaine, avec une pièce par année présentée au public. Par la suite, j'ai travaillé au sein de collectifs comprenant d'autres formes artistiques, musiciens, vidéastes, plasticiens.

Avez-vous joué d'autres rôles dans la « vraie vie » ?

Oui, après mes études universitaires en communication, j'ai endossé le rôle de gérante de café durant deux ans, dans un petit village situé en milieu rural. Une expérience enrichissante et haute

En jouant Feydeau, j'ai connu

un moment de bonheur total.

C'était très fort. Le théâtre,

je ne peux pas arrêter. Cela me

donne de l'énergie.

Je m'investis, je suis dedans,

j'aime aller jusqu'au bout.

en couleurs sur le plan relationnel. Ensuite, j'ai opté pour le rôle de prof de lycée durant quatre ans.

De patronne de café à enseignante, comment s'effectue la transition ?

La première fois, c'est difficile, on se retrouve face à des élèves, de l'autre côté. Il faut maîtriser son cours et tenir son rôle. Mais j'ai beaucoup aimé cette période.

Pourquoi avoir arrêté ?

Je me suis retrouvée en zone urbaine prioritaire avec trois classes de même niveau à raison de 35 à 37 élèves par classe. Je répétais mon cours trois fois par semaine et les travaux de groupes six fois. Il me fallait un nouveau projet dans ma vie professionnelle.

Qu'avez-vous choisi ?

J'ai repris mes études, d'abord dans les RH puis en économie-droit. J'ai mis le cap sur l'insertion professionnelle. Je supervisais des projets de réinsertion.